



**Lycée Raymond Queneau**

**Récits**

**Visites**

**Camps de la mort**

**Séjour Autriche 31 mars-6 avril 2024**

# Impressions sur Mauthausen



Mauthausen ouvre le 8 août 1938, cinq mois après l'annexion de l'Autriche par le Reich Allemand.



Les premiers détenus arrivent du camp de Dachau. Le choix de l'emplacement du camp fut stratégique pour les allemands dû aux carrières de granit présentes dans la région. Ces premiers prisonniers étaient attelés à la construction du camp puis à la production des matériaux de construction pour des travaux monumentaux et prestigieux de l'Allemagne national-socialiste sous le compte de plusieurs entreprises.



Parfois classés comme « Camps de niveau III », les conditions de détention étaient dans les plus dures de l'ensemble du système concentrationnaire. Comme dans l'ensemble des camps de concentration, à partir de 1942/43, les détenus furent obligés de travailler pour l'industrie de l'armement. Par la suite, de nombreux camps annexes furent construits et le nombre de détenus connut une forte croissance passant de 14 000 détenus fin 1942 à plus de 84 000 en mars 1945.



À partir de 1944, des milliers de détenus - principalement issus des camps de l'est - furent évacués vers Mauthausen. Puis à partir du printemps 1945, les camps annexes de l'est de Mauthausen et les camps de travail pour les Juifs hongrois furent fermés et débutèrent des marches mortelles conduisant les détenus vers Mauthausen et quelques camps annexes dont Gusen et Ebensee. La faim et les maladies menèrent à une hausse brutale de la mortalité du camp.

## PLAN DES CAMPS ANNEXES



## COMMANDEMENT DU CAMP

Le premier commandant de Mauthausen était le capitaine SS Albert Sauer qui présida la création du camp et resta commandant jusqu'en février 1939. Il a été remplacé par le colonel SS Franz Ziereis qui garda ces fonctions jusqu'en mai 1945.

Après mars 1940, le capitaine SS Georg Bachmayer était le premier commandant du camp de détention protective, responsable des prisonniers. En 1938-39, le 4ème régiment des unités SS gardait le périmètre autour du camp. En 1940-41, l'unité de gardiens se renforça pour atteindre la taille d'un bataillon. Elle était administrativement rattachée à la Waffen SS mais le commandant du camp lui donnait tous les ordres opérationnels.

À partir de 1942, les autorités SS déployèrent un nombre toujours plus important de Waffen SS de multiples origines pour servir dans les unités. Fin 1941, l'effectif de garnison est de 917 hommes et passe en décembre 1944 à 5 812 hommes. Cette forte augmentation est dû aux nombreuses recrues entraînées venant de l'armée ou encore des pompiers ou de la police. À la fin 1944, on peut compter 260 hommes dans les unités centrales SS du camp.

## BILAN HUMAIN

- Entre août 1938 et mai 1945 => environ 190 000 déportés à Mauthausen
- Total de mort à Mauthausen, Gusen, et camps annexes => environ 90 000 morts dont la moitié durant les quatre mois avant la libération
- Environ 10 200 morts dans les chambres à gaz, l'institut d'euthanasie de Schloss Hartheim ou gazés dans un véhicule équipé de gaz qui servait de "navette"

## MEMORIAL...

L'aspect actuel du mémorial est très différent du camp libéré le 5 mai 1945. Le camp fut tout d'abord investi par l'armée américaine, puis, à partir de l'été 1945, utilisé pendant plusieurs mois par l'armée soviétique pour l'hébergement des soldats. En 1947, l'armée soviétique remit le camp à la République d'Autriche pour en faire un mémorial. Pendant la transformation en mémorial, la plupart des baraquements des détenus, SS ou installations de carrières ont été démontés. Au printemps 1949 le mémorial fut inauguré.



## ...DE NOS JOURS

Durant les décennies qui suivent de nombreux pays dont la France et des groupes de victimes ont construit leur monument en hommage aux déportés de chaque nation. Au début des années 1960, un cimetière fut aménagé à l'intérieur du camp de Mauthausen, où les dépouilles des victimes furent ensuite transférées depuis les « cimetières américains » de Mauthausen et Gusen ainsi que des fosses communes aménagées par les SS. L'ancienne infirmerie est devenu le musée du camp depuis 1970. À partir de 2013, deux expositions permanentes sont présentes dans le mémorial.



Par Gabin DUMONT et Hanaé RENAULT-COLE

## D'abord la carrière de granit,

Lieu de spectacle pour les nazis, mur des parachutistes en haut duquel les nazis jetaient

Littéralement les prisonniers

Mon cœur qui pèse une tonne ou un poids immense dans la poitrine

L'escalier tristement célèbre, fermé pour cause de « sécurité », triste ironie, on dirait une très

Mauvaise blague

Monter ces escaliers de la mort, en silence, essayer d'imaginer leurs esprits

Comment ceux qui ont tenu ont-ils tenus, comment est-ce possible ? certains plus de trois ans,

365x3 jours, 2 montées par jour minimum

Comment faire, et surtout quelque chose qui me vient à l'esprit : à qui pensaient-ils, chacun, en

Montant ? Instinctivement je me dis leur femme, leurs enfants, leur famille... mais le cerveau doit

Être tellement anesthésié, peut-être n'arrivaient-ils à penser qu'à se nourrir, maintenir le souffle

Dans leur corps, à n'importe quel prix ?

Il me vient à l'esprit une bribe de la peur constante de ce qu'il se passerait, de ce qui les attendait

La pluie lavera le sang séché, la sueur de la douleur, les cris résonnant sur les roches, le bruit des pioches et de ceux qui les tiennent avec tout ce qu'il leur reste de force

Les corps seront recouverts de verdure, seconde après seconde, année après année, les pâquerettes reflouriront sur leurs cendres

Les traces des bruits atténués par le vent, la douleur étouffée par ce temps inarrêtable et plus rien que le granit, dur et solide, ayant vu, senti le poids, entendu les ombres qui souffraient,

Toutes ensemble, enveloppées de toutes leurs souffrances

Tant de fois le chef du camp a ordonné, crié, pensé ces ordres sans âme

L'absurdité provocante de l'architecture, et toujours ce poids à l'intérieur du ventre

Les quelques photos des lieux que l'on voit inhabités, dans lesquelles on essaie d'imaginer leur réalité, penser leurs corps, leurs places,

Mon cœur défiguré, comme du sable, chaque émotion encrée en gris, le cerveau brumeux et les larmes au coin des paupières

Le goût de fer dans la bouche, la salive courte

L'idée qu'on ne peut pas se figurer, que c'est inimaginable, trop immense, trop incompréhensible

Cette impression qui revient lorsque l'on arrive devant les plaques commémoratives des familles,

« À mon mari », « à mon frère », penser à tous ces liens déchirés, parce que chaque déporté a vécu, c'est évident et à la fois essentiel : à ses rires avec sa famille, ses conversations, ses fêtes de famille, ses amis, ses voisins même, tous ces moments éteints par les nazis, toutes ces joies et ces peines, annulées, supprimées, on leur enlevait leur âme en leur rasant les cheveux et les déshabillant, puis vite la peur de la mort constante, la peur de la suite, et si il n'y avait pas d'après pour eux ils n'étaient plus que des muscles, des animaux sans pensées,

Le mot exact est « déshumanisation » mais il me semble trop scientifique, concret, que c'est trop indicible pour que ce mot en parle justement

Puis les listes de noms, essayer de penser à chacun : tiraillée entre l'immensité de ce que cela représente, chaque nom étant un être humain, l'importance de visualiser les chiffres,

Contrebalancée par ce que devient chaque nom, on ne les lit pas un par un tous, ils mériteraient

Cent fois que chacune de leurs histoires soient racontées, mais ce n'est pas possible

Dans les douches, qui fonctionnaient à l'eau glacée, puis brûlante, « **never stop fight racism** » écrit sur le mur, Et vite le besoin évident, simple, essentiel, une évidence : ne jamais recommencer.

Se battre, toujours à son échelle ou même plus largement, mais garder en tête chacun d'eux, chacune de leur vie, et ne JAMAIS recommencer, à tout prix éviter.

Repartir, briser le silence,

Recommencer à rire un petit peu, mais garder en tête, toujours, dans une poche de son âme.

Méline BOULANGE Tle G3

### **J'ai vu la carrière de Mauthausen,**

Désormais aplanie, dans laquelle ils ont travaillé, taillé la roche, porté des tonnes. La carrière dans laquelle ils sont morts. Elle est aujourd'hui si verte. J'ai monté les marches qu'ils ont taillées, qu'ils ont montées, dans lesquelles ils sont tombés. Les marches dans lesquels ils sont morts.

### **Je suis entrée dans le camp,**

J'ai suivi le parcours qu'ils ont subi, ne pouvant que l'imaginer, presque honteuse d'être là avec mon manteau chaud, mes baskets neuves et ma vie toute belle.

### **J'ai avancé dans le camp,**

Dans lequel ils ont survécu, tremblé, souffert. Le camp dans lequel ils sont morts. J'ai avancé avec le sentiment d'une grande illégitimité, de n'avoir jamais rien vécu, de n'avoir jamais souffert, d'être ridicule de pleurer. Pourtant devant le monument aux morts français, en lisant l'hommage d'une femme à son mari, j'ai été incapable de chasser mes larmes. Réaliser qu'ils avaient une famille, étaient aimés et avaient aimé. Réaliser que leur vie à eux aussi était peut-être toute belle avant le camp. Je suis entrée dans les douches, en souterrain, descendue dans les douches privées de lumière, animalisantes, ridiculisantes. A nouveau très émue par ce lieu si fort, je n'ai vu autour de moi que des yeux rougis, impressionnée de voir comme l'Histoire se ressent, ne disparaît pas. Effrayée de voir l'entrée dans l'enfer. L'enfer qui les a tués. Puis dans le camp, choquée par le silence et le soleil, comme s'il n'avait plus le droit de briller ici mais le soleil brille partout et le silence s'installe toujours. Ce silence qu'ils n'ont pas connu. Si fort, si nécessaire.

### **Que dire ?**

Aucun mot n'est suffisant, tous les mots sont de trop. Sentiment d'être ridicule, préservée de la violence avec laquelle ils ont vécu. Ridicule d'imaginer l'inimaginable. Le camp est aujourd'hui si calme. J'ai marché dans les baraques, j'ai senti le bois des murs, du sol, terrifiée d'y reconnaître une odeur si familière. Le bois sent toujours le bois, le bois du grenier des grands-parents est le même que celui des baraques. Dans de tels lieux, on voudrait n'être familier de rien, d'aucune sensation. J'ai continué d'avancer dans le camp, atterrée par l'organisation nazie, leur industrie morbide dont ils étaient les ouvriers et les produits.

### **J'ai vu les chambres à gaz et les crematoriums**

Et je n'ai plus rien senti, les larmes n'auraient pas suffi et aucun sentiment n'existe pour ce genre d'endroits, aucun n'est assez violent. Là aussi les mots semblent insuffisants mais pour ne pas en faire trop avec ces mots déjà superflus, je dis que j'ai vu le camp et qu'il faut y aller pour comprendre et continuer de transmettre leur mémoire avec nos mots bien insuffisants mais bien indispensables.

### **Je suis sortie de Mauthausen,**

Toujours avec mon manteau, mes baskets et ma vie toute belle mais en sachant qu'elle est fragile et qu'il faut la protéger, protéger sa vie et celle des autres. Je suis sortie du camp qui les a tués, je suis rentrée chez moi et je me suis promis de ne pas oublier le serment de Mauthausen.

**Violette DEPRez Tle G3**

**Le premier camp que nous avons visité est celui de Mauthausen**, et ce n'était pas le plus facile. Dès notre arrivée sur le site, nous sentions déjà que l'atmosphère n'était pas la même qu'à Vienne par exemple, nous savions que quelque chose d'important s'était passé ici-même.

Tout d'abord, nous avons dû effectuer une courte marche pour arriver jusqu'à la carrière où la visite démarra. C'était un grand site rocheux, nous y étions, entourés de falaises, comme pris au piège. Une issue semblait se montrer, comme si elle était l'unique sortie. C'était un escalier, un gigantesque escalier composée d'innombrables marches, de notre point de vue. Nous restions perplexes et dans l'inconnu face à cette construction presque écrasée par le poids des milliers de blocs de roches qu'elle a dû supporter. Des questions venaient percuter notre esprit de tous les côtés : « *À quoi sert cet escalier ? Qu'est-ce qu'il fait ici, au milieu de nulle part ?* ».

Ces nombreuses questions qui se baladaient dans nos têtes, le guide y répondit aussitôt, sans même que nous ayons eu le temps de les poser. Il s'agissait bien d'un escalier, comme nous le supposions, mais ce n'était pas un escalier ordinaire. Il était déjà composé de 186 marches, ce nombre ne nous faisait ni chaud ni froid, jusqu'à ce que nous voyions la largeur et la quantité de celles-ci. Cet escalier était surnommé « *l'escalier de la mort* » et était utilisé par les déportés. Ces derniers montaient et descendaient quotidiennement ces 186 marches, avec comme fardeau des blocs de roche de 50 kilos qu'ils avaient amassés pendant des heures dans la carrière. Ils travaillaient sans relâche, sous les yeux des SS qui les regardaient du haut de l'escalier et sur les abords de la carrière. Le guide nous apprit que le but de cette carrière n'était en aucun cas de faire du profit ou de chercher l'efficacité, mais de chercher à humilier, détruire et déshumaniser l'individu. C'était un des nombreux facteurs participant au processus d'humiliation des déportés. L'objectif n'était pas seulement d'éradiquer cette population visée par l'idéologie et le régime nazi, il fallait aussi déshumaniser cette « race inférieure », la transformer d'humaine à animale. Ces hommes étaient réduits à se comporter comme du bétail, inutiles et sans intérêt pour le monde. Les SS se permettaient donc les pires atrocités, ils s'inventaient des « *jeux* » pour ne pas « *s'ennuyer* ». Par exemple, pendant que les déportés montaient une à une les 186 marches de « *l'escalier de la mort* », les SS lâchaient leurs chiens à la poursuite de ceux qui arrivaient presque à la fin de leur montée. Cette action poussait donc les premières personnes de la file à reculer pour échapper à la horde de canidés lancés à leur trousse, ce qui provoquait une dégringolade de tous les déportés situés sur l'escalier. Malheureusement, certains y laissaient même leur vie. Cette histoire me donna des frissons, je n'arrivais pas à imaginer les émotions ressenties par ces gens, je ne pouvais tout simplement pas. Ensuite, nous prîmes l'escalier que nous redoutions pratiquement tous de prendre, moi le premier, cet escalier dont nous savions la forme, le nombre de marches, les dimensions, mais dont ne nous connaissions pas l'atmosphère, l'aura.

Dès que je posai mon pied sur la première marche, j'ai pris conscience de la gravité de la chose. Cela aurait pu être un escalier semblable à cent-mille autres, mais c'était beaucoup plus que ça. C'était avant tout un symbole, un témoignage de l'horreur et de l'atrocité des événements qu'ont vécus ces déportés. Je montai difficilement les marches, une à une, pas après pas, sans but précis, j'essayais juste de capter et de ressentir le moment présent, de me centrer sur mes émotions. Je fermai les yeux, il n'y avait plus personne autour, juste moi et ce nombre presque infini de marches, je les comptais dans ma tête. Puis, je les examinai au fil des secondes, je perdais le fil de mon recensement plus le temps passait, cela semblait comme une éternité. J'essayais d'imaginer la signification de chaque marche, je m'accrochais au moindre détail, même si pour certains ils ne signifiaient rien, je me disais que chaque partie, même minuscule, méritait d'être vue et considérée à sa juste valeur. Un nombre incalculable d'émotions se bousculait dans ma tête, la tristesse, l'angoisse, la peur... Il persistait même des émotions que je ne pouvais point définir, c'était un sentiment étrange, presque hors du temps. Enfin, nous arrivions au bout de l'escalier, la pression

retombait, ces émotions disparaissaient peu à peu, cependant, j'étais bien loin de m'attendre à ce qui allait arriver au fil de cette matinée.

Par la suite, nous arrivâmes à l'entrée du camp, c'était une grande porte soutenue par des murs de granite, bien sûr restaurés mais datant malgré tout de la construction du camp. Nous passâmes cette porte afin de nous introduire dans le site. Nous ne le savions pas encore, mais nous allions faire le même chemin qu'un déporté aurait fait s'il avait été emmené au camp de Mauthausen. Premièrement, nous sommes allés vers les « *douches* », mais avant celles-ci, il y avait une salle où les déportés se déshabillaient avant d'entrer se « *laver* ». Quand nous y sommes entrés, l'atmosphère était pesante, mais malgré tout, ce n'était pas la même que « *l'escalier de la mort* ». Plus nous avançons, plus l'ambiance devenait lourde, presque écrasante. Puis nous arrivâmes aux redoutées « *douches* », l'atmosphère y était beaucoup plus étouffante, je dirais même suffocante. Nous, nous savions ce que les déportés ne savaient pas au moment d'entrer dans cette pièce, eux qui croyaient passer leur seul et premier moment d'apaisement depuis leur déportation, ils se trompaient du tout au tout. Ce contraste entre nous qui connaissions ce qui allait arriver ensuite, et les déportés qui n'avaient aucune idée de l'atrocité qui allait leur être infligée, était perturbant, presque insupportable. Je prenais conscience à ce temps-ci que c'était peut-être le seul moment où les déportés et nous partagions des émotions totalement différentes, contradictoires, c'est-à-dire, probablement l'apaisement et le soulagement pour eux, mais la tristesse et l'angoisse pour nous. J'inspectais difficilement chaque recoin de la pièce, je voyais les nombreuses douches qui surplombaient nos têtes, je m'empêchais de fermer les yeux pour faire face à cette réalité, certes passée, mais en aucun cas exemptée de se reproduire. Une petite partie de mon esprit, enfouie au plus profond de mon corps, ne pouvait pas s'empêcher de ressentir de l'angoisse à l'idée que ces douches se déclenchent de nouveau, après des dizaines d'années de « *repos* ». Ensuite, nous nous sommes déplacés dans la chambre à gaz, le four crématoire. Cette fois-ci, l'atmosphère était encore plus lourde, au point même qu'elle m'empêchait de respirer, au sens figuré bien évidemment. La pièce était entièrement blanche, semblable à une « *salle de bain* », mais nous savions bien que ce n'était pas une simple « *salle de bain* », nous savions que c'était bien plus. Cette chambre véhiculait une sorte d'aura, une aura spécifique que l'on sent différemment d'une personne à l'autre. J'essayais de m'imaginer l'horreur, l'atrocité de ce qui s'était passé dans cette pièce, cependant, c'était impossible, nul ne peut s'imaginer ce que ces personnes ont vécu. Tout ce que nous pouvons faire, c'est comprendre ainsi qu'apprendre des erreurs du passé pour que cela ne se reproduise plus jamais. Je ne pouvais m'empêcher de rester figé face à ce carrelage blanchâtre, presque stérile. Je ne pouvais pas définir les émotions que je ressentais tellement celles-ci étaient fortes et nombreuses, j'avais seulement la capacité de mes sens, c'est-à-dire, la vue et l'ouïe. Je restais le regard fixé, presque vide, sur un des carrelages blancs, immobilisé et réduit à écouter ce silence angoissant. Enfin, nous sortîmes de la chambre à gaz pour aller dans la dernière pièce, le crématorium. C'est ici qu'ils incinéraient les corps des déportés, ils n'avaient le droit à aucune sépulture, seulement des cendres jetées dans la nature, comme on jette des déchets. À ce moment-là, l'atmosphère a changé, elle était moins étouffante, toujours présente mais beaucoup moins intrusive, peut-être car l'atrocité était derrière nous, elle était passée. C'était donc la dernière pièce, la pièce finale, la fin d'une visite mais aussi et surtout la fin d'une vie.

Pour finir la visite de ce camp, nous sommes allés sur la place d'appel, place où on effectuait le recensement des déportés. Un de nos professeurs a lu le « *Serment de Mauthausen* », un serment prononcé le 16 mai 1945, 11 jours après la libération du camp, un appel à la solidarité internationale, une trace écrite, un discours, pour que ce qui est arrivé ne se reproduise plus jamais. J'ai senti ce « *Serment* » comme un symbole, une preuve de ce qui s'est passé et une promesse pour que cela ne se reproduise plus.

**Ethan GUYADER 2GT01**

## **Situé en Haute-Autriche, Mauthausen est un camp de concentration ayant fait un nombre incalculable de victimes.**

J'ai décidé de vous en parler car ce lieu m'a beaucoup touché, non seulement parce que j'aime énormément ce programme à l'école mais aussi parce qu'il a réussi à me faire pleurer. Il faut savoir que je ne pleure que rarement et que je n'ai pas vraiment de rapport personnel avec les juifs. Je n'ai connu personne de ma famille morte à cause de la seconde guerre mondiale, mais cela me touche tout de même. L'idée de marcher sur les pas des personnes ayant soufferts et étant morts pour simple raison les idéologies des nazis, me terrifie. Je n'aime pas ça et j'en ai des frissons rien qu'en y repensant.

Ce camp ouvre le 8 août 1938, 5 mois après l'annexion de l'Autriche par le Reich Allemand. C'est le premier camp à ouvrir en Autriche mais aussi le dernier à se faire libérer. Entre août 1938 et mai 1945, environ 190 000 personnes sont déportées à Mauthausen, 90 000 au total sont morts à Mauthausen, Gusen et dans les camps annexes et plus de 10 000 sont morts gazés. Ces chiffres me choqueront toujours autant... Juste avant d'arriver, nous avons suivi en car la voie ferrée qu'utilisaient les SS pour emmener les déportés vers le camp, le Danube.

### **Nous sommes arrivés sur le lieu en passant par la carrière de Mauthausen.**

C'était un système entièrement minéral, il n'y avait pas de verdure, seulement des cailloux. C'était aussi un lieu de répression où l'on utilisait les déportés à des fins économiques. Ils devaient porter jusqu'à 30kg, ou moins, de granite sur leur dos et monter ce qu'on appelle les « escaliers de la mort », un outil de mise à mort de 186 marches dans lequel les SS s'amusaient par exemple à lâcher leurs chiens pour les faire tomber. Beaucoup mourraient. Mais aujourd'hui, cette carrière s'est transformée en lieu de spectacle. En 2000, un concert a eu lieu et le sol a dû être refait à plat pour le bien des personnes qui venaient. Une fois les explications terminées, nous avons monté cet escalier afin d'arriver au camp. Je me demande comment les déportés faisaient pour survivre, puisque rien qu'en les montant, mes jambes me faisaient mal. J'ai essayé de les monter sans m'arrêter, mais impossible. J'ai dû faire une ou deux pauses. Et c'est aussi ce que j'ai aimé pendant la visite. Je voulais ressentir un minimum de leurs actions. Je n'arrive pas à l'expliquer avec des mots, parce qu'on ne peut pas ressentir ce qu'ils ont dû endurer, mais j'espère que vous m'avez comprise.

Lorsque nous sommes arrivés, nous avons vu certains monuments nationaux construits en la mémoire des déportés morts dans ce camp, aussi appelés les terrasses, (exemple : un toboggan et une balançoire en acier en mémoire aux enfants déportés). Une fois rentrés à l'intérieur du camp, nous avons tout de suite senti que l'atmosphère devenait pesante. Au fur et à mesure de la visite, je ressentais en moi des points de douleur, que ce soit à la tête, au ventre, au cœur... C'est difficile à expliquer, c'était comme des pics soudains. Je ne sais pas si cela a un rapport avec le lieu, mais c'est ce que j'ai ressenti.

Avant d'entrer dans le camp, nous sommes allés voir le garage des SS, c'était le lieu dans lequel les déportés arrivaient et entraient dans le camp. Cependant, lors des explications, monsieur Jean-Louis Roussel, notre guide, a dit quelque chose qui m'a marqué : pourquoi ont-ils construits des murs si les ennemis étaient à l'intérieur ? Les murs sont construits pour se protéger de l'extérieur, pourquoi pas des barbelés ? En réalité, ces murs étaient construits pour des raisons allant de la protection territoriale à la gestion des problèmes mondiaux (attaques, conflits non résolus...).

### **Puis, nous sommes rentrés dans le camp.**

Nous nous sommes directement dirigés vers les douches. C'était un lieu froid et je n'ai pas aimé cet endroit ni l'odeur qu'il y avait. Le guide nous a expliqué que les détenus devaient se déshabiller complètement avant d'entrer dans les douches. Avant de « laver » les détenus, les SS leur faisaient un contrôle médical et un rasage complet à sec. L'eau avec laquelle ils étaient lavés était soit glacée soit bouillante. Il nous a également raconté que les détenus dessinaient sur les murs avec les moyens qu'ils avaient à porter de main (des bouts d'ongles...) pour laisser une trace et que des visiteurs avaient dessiné à leur tour des croix gammées, et avaient écrits des « Hitler ». A ce moment-là, j'ai été prise d'une colère

immense, comment est-ce possible d'écrire cela dans un tel lieu ? N'ont-ils pas appris des erreurs du passé ? Leur irrespect envers les personnes mortes ici et envers le lieu m'a profondément énervé et choqué.

Une fois sortis des douches, nous sommes allés sur la « place d'appel », la place principale dans laquelle les SS cherchaient souvent à se divertir, par exemple, ils organisaient des matchs de boxe entre détenus... Les baraques étaient impeccables, à l'époque aussi. Elles disposaient de fleurs et l'endroit a été construit ici afin d'avoir une vue magnifique sur les montagnes dans le but de déstabiliser les déportés. Les autres camps sont censés prendre exemple sur Mauthausen, puisque qu'il est le camp « modèle ». Au milieu de la place se trouve le cénotaphe représentant le soldat inconnu et sur lequel les juifs disposent des cailloux au-dessus. C'est une forme de mémoire pour eux et cela est très important.

La dernière étape était la chambre à gaz, c'était le lieu que j'appréhendais le plus et je pensais que ça n'allait pas me toucher à ce point-là. J'étais la dernière du groupe à être encore dans le camp et je faisais ma visite tranquillement. Sur le chemin, je suis entrée dans la pièce de tous les noms des déportés morts à Mauthausen. Il y avait un autre groupe de visiteurs. Dans cette pièce, j'ai vu trois garçons se moquer de certains noms de déportés, ce qui m'a encore plus choqué et le pire, c'est qu'ils n'ont pas été réprimandés. Je ne sais pas quelle langue ils parlaient, sans doute allemand... Mais ça m'a attristé de voir qu'il y a, de nos jours, de moins en moins de respect dans des lieux aussi importants et dans lesquels il s'est passé tellement de choses horribles...

Une fois cette pièce passée, je me dirigeais vers la chambre à gaz. Je ne savais pas, à ce moment-là, comment j'allais réagir. Allais-je encore me sentir mal ? Je ne me serais jamais vu pleurer sans aucune raison. Et pourtant, c'est ce qu'il s'est passé... Sachant que j'avais prévu de faire une vidéo résumant notre semaine à la fin du voyage, je me suis dit que filmer cette chambre à gaz pouvait être intéressant, mais je me suis rendu compte de tout ce qui a pu se passer à l'intérieur et j'ai tout de suite regretté... Par la suite, monsieur Le Bras m'a tapé l'épaule me disant qu'il fallait y aller. J'ai terminé la visite extrêmement vite et pendant que nous marchions, mes yeux se sont imbibés de larmes venues de nulle part. Pourquoi ai-je pleuré ? Est-ce l'enchaînement de mes émotions, passant de colère, tristesse à regret ? Ou est-ce l'endroit en lui-même et tous les événements qui se sont passés dans ce maudit lieu ?

Je n'aurais pas de réponse à cela, malheureusement. La leçon que je tire de cela est qu'il ne faut pas reproduire les erreurs du passé, et qu'il faudrait changer les mentalités des gens qui se moquent de choses auxquelles nous n'avons absolument aucun droit de nous moquer. J'espère qu'un jour, les choses vont changer et que notre génération aura enfin mûri, que ce soit en France ou dans le monde entier.

Nous devons améliorer le monde, et pour cela, nous devons tout d'abord évoluer et devenir plus matures pour que le monde aille mieux et se fonde sur la paix.

Merci de m'avoir lue.

**Zia JAMET 2GT01**

## **L'arrivée sur ce lieu est troublante.**

Mauthausen, un lieu où des milliers de personnes sont passées, ont souffert et bien pires.

Cet escalier menant au camp est en réalité 186 marches vers l'enfer.

Un enfer à ciel ouvert.

Dès mes premiers pas dans ce camp, je me sentais oppressée et pas à ma place comme si j'étais de trop.

Un poids s'est posé sur mes épaules durant toute la visite.

Cette visite qui nous instruit sur le passé de ce camp et pourtant, j'ai l'impression qu'il me manque une multitude d'informations.

Car j'ai beau savoir ce qui s'est passé dans cet endroit or je n'arrive toujours pas à imaginer les choses qui se sont passées à chaque endroits de ce calvaire.

Visiter cet endroit demande énormément de courage pour n'importe qui.

Un des endroits qui m'a le plus marqué est la douche.

Cette pièce qui visuellement donne un aspect normal alors qu'elle se trouve dans un endroit de supplice et de provocation.

Les cartes, pièces et cailloux qui y sont présents résultent d'un hommage collectif qui est bouleversant.

Je n'arriverais jamais à trouver les mots justes

Pour décrire toutes les émotions qui m'ont traversées tant elles sont nombreuses et tristes.

Je trouve ça désolant qu'une telle tragédie soit arrivée.

## **Aujourd'hui, une des choses à retenir est la mémoire autour de ce camp et de son histoire.**

Une mémoire, un lieu qui a été bafoué pour un simple plaisir alors que le but premier de ce camp était de faire souffrir.

Plusieurs pays ont rendu hommage à toute ces personnes décédées en mettant un monument.

Mais est-ce que construire des monuments est assez pour rendre hommage ?

Il y a-t-il seulement un moyen de rendre hommage à une telle atrocité ?

Ou alors la mémoire serait simplement les vestiges du passé ?

Tant de questions auxquelles je n'ai pas de réponses.

Ce que j'en retiens c'est que la mémoire oublie des choses,

En conservent certaines et à la volonté d'en oublier d'autres.

**Chloé MICHIARDI TleG3**

## **J'étais ici**

### **Comment la vie reprend-elle dans un lieu traumatisé par la mort ?**

C'est la première question que je me suis posée en arrivant dans la vaste carrière « Wiener Graben ». Ici, la nature a repoussé et pourtant il y a encore 86 ans un camp de concentration se construisait quelques mètres plus haut.

Notre guide, Jean Louis Roussel commence par raconter quelques anecdotes qui annoncent le degré de violence de notre visite. Notamment celle des « parachutistes » m'a particulièrement marquée ; comme divertissement, certains SS s'amusaient à pousser en haut du mur des détenus tués cyniquement.

C'est, sans les blocs de granit sur le dos que nous avons remonté dans le silence « l'escalier de la mort » constitué de 186 marches. Pouvoir passer au même endroit que ces hommes, m'a permis d'imaginer leurs terribles conditions de travail et de ce fait, leur rendre hommage.

Arrivés en haut, nous avons traversé les monuments érigés par plusieurs nations dont l'intérêt est de garder en mémoire les victimes de ce lieu. Monsieur Roussel a organisé la visite de façon à imiter les différentes étapes que vivaient les détenus lorsqu'ils arrivaient à Mauthausen en commençant par la cour des garages. Cet espace servait à la SS pour de nombreuses opérations relatives au fonctionnement du camp, pour les cérémonies de la SS, ainsi que pour la concentration de tous les détenus lors des actions d'épouillage. Nous avons continué dans la salle des douches, une pièce sombre et vide entourée de murs gris où l'on peut encore voir des écritures ou symboles des anciens captifs. Ces derniers après avoir été rasés, subissaient la torture de l'eau qui pouvait être glacée ou brûlante. On les envoyait ensuite en lieu de quarantaine où la violence des SS martyrisait les détenus. A ce moment, en tant que française vivante en 2024 je me demande comment on résiste ?

### **Comment on fait pour survivre quand la douleur fusille tout votre corps ?**

On pourrait penser que les « baraques » dans lesquelles ils sont entassés pourraient être un moment de repos mais il en est l'inverse. Ces petites habitations en bois pouvaient accueillir jusqu'à 2000 prisonniers pour certaines et le manque de place et d'hygiène me faisait penser à des cages pour animaux destinés à l'abattoir. Quand je suis rentrée dans la pièce, on aurait pu croire que « ça sentait la mort ».

En ressortant nous avons pris un instant sur la place du rassemblement, dédié avant à l'appel et au comptage. Ici nous a été lu le serment de Mauthausen qui est un appel à la solidarité internationale rédigé par Emile Valley, responsable du Comité Internationale de Mauthausen. Ce texte m'a fait énormément réfléchir sur la terreur de ce camp qui ne doit à l'avenir jamais se reproduire mais aussi sur la chance d'être des hommes libres et égaux de droits.

Nous avons terminé par le musée, et deux pièces qui sont les synonymes de la mort : le four crématoire et la chambre à gaz. Avant de parvenir à ces deux pièces, j'ai été ému par « l'espace des noms » qui rassemble près de 81 000 noms des défunts identifiés. Ce moment reste pour moi le plus émouvant par la quantité que représente tous ces noms qui symbolise chacun une vie. On hésite à passer devant cet énorme four qui a ingurgité tant de corps mais il me semblait essentiel de rendre à nouveau hommage aux victimes en passant devant. Enfin, la chambre à gaz est une salle étonnante par sa petite taille et paraît presque unimaginable de pouvoir faire autant de mort par jour. Nous venions de sortir de l'industrie de la mort. Avant de repartir, je suis rentrée dans la prison du camp constituée de plusieurs cellules. Une écriture suscita mon intention ; elle disait « I was here ». Une phrase simple qui relate la vie d'un homme ayant vécu dans le camp de Mauthausen.

En faisant ce voyage, j'avais pour objectif d'accomplir un travail de mémoire malgré une forte appréhension et une certaine angoisse face à toutes ces cruautés. En effet il est effrayant de voir jusqu'où la barbarie humaine est prête à aller pour anéantir des populations. Ici l'objectif du camp n'était pas de fournir en productivité mais de tuer par la force du travail et d'humilier au maximum toute personne capturée. S'être rendue sur place permet de se rappeler des horreurs du passé et des victimes. De même, il est essentiel de connaître cette histoire pour éviter de la répéter dans le futur, et c'est aux nouvelles générations d'en avoir conscience.

## **Mauthausen, ce lieu dont on a tous déjà entendu parler au moins une fois, ce lieu rempli d'histoire. Cet endroit je l'ai visité !**

Dès l'instant où nous sommes arrivés en bus dans le village les conversations ont changé, nous faisons tous plus attention à ce que nous disions. Cette ambiance un peu lourde s'est amplifiée lors de l'entrée dans la carrière, personne n'osait parler fort. J'ai été horrifiée par les faits que Mr Jean Louis Roussel nous confiait. L'histoire des SS qui jetaient des déportés du haut de la carrière pour « s'amuser » m'a beaucoup répugné. Tout comme celle du concert dans cet endroit si emblématique pour fêter l'an 2000. Comment le gouvernement a-t-il pu cautionner cet événement ? Surtout quand on sait que le morceau chanté était le préféré d'Hitler.

Les marches, si longues pour revenir au camp, celles qui après les kilomètres du jour d'avant, m'ont tiré les mollets, à moi, une jeune fille en bonne santé, étaient si durs pour ses prisonniers qui n'avaient pas ou peu mangé depuis des jours, qui dormaient très mal et vivaient dans des conditions d'hygiène des plus horribles. Pour eux, l'ascension de ces marches devaient être si rude physiquement, je ne peux imaginer qu'une partie minime de leur souffrance.

L'arrivée devant le camp a été bien différente de ce que j'imaginai. J'avais l'image d'un lieu vide sans rien autour. Tous les monuments internationaux présents m'ont fait comprendre que désormais nous ne vivons plus dans le déni mais que tout le monde a conscience de l'atrocité de la période des camps de concentration. Je pense tout de même qu'encore aujourd'hui, trop de monde minimise ce qui s'est passé.

L'intérieur du camp m'a étonné, je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre mais j'ai quand même été surprise. Le fait que tous les bâtiments soient vides m'a fait l'effet qu'au final nous ne pouvions pas nous imaginer l'état du camp. Ce qui pour moi même avec toute la volonté du monde ne pourra pas être réalisé car je ne peux pas mettre des images sur les atrocités qui se sont déroulées dans ces lieux.

Les douches, le bâtiment qui pour moi m'a fait me rendre compte de l'horreur de la chose, cet endroit encore intact avec un crématorium qui servait à chauffer les douches. Chauffer ! Le mot est mal choisi quand on sait que la température des douches variait entre 10 et 60 C°. Et si vous vouliez vous écarter de la chaleur brûlante on vous fouettait pour que vous y retourniez. Cette pièce où vous perdiez toute dignité en enchaînant les humiliations....

Ensuite vint le moment d'entrer dans le lieu où des êtres humains devenaient réellement des animaux. Ce lieu atroce dans lequel ils perdaient toute humanité. Ce lieu qui aujourd'hui est un cimetière sur une pelouse, une pelouse recouverte des cendres des cadavres. Je n'avais jamais entendu parler de ce lieu : « la zone de quarantaine ». Cet endroit où durant une ou deux semaines les déportés étaient mis ensemble avant d'entrer dans les baraquements. Dans cette zone, ils étaient entassés et étaient forcés à vivre comme des animaux, chacun pour soi, avec pour seul objectif la survie.

Les baraquements : ces lieux dont nous avons tant entendu parler, ils étaient vides, et en même temps chargés d'histoire. Comment imaginer qu'auparavant dans ces pièces vivaient ou plutôt survivaient des centaines de déportés, les uns collés aux autres, sans intimité, sans hygiène. Les toilettes si exigües et sans cloison ne pouvaient suffire aux déportés.

Pour conclure je pense vraiment que visiter un camp doit être fait au moins une fois dans sa vie pour aider à comprendre mais pas à imaginer car pour moi cela est impossible. Nous devons continuer à penser à tous ces déportés, à leur mémoire pour ne pas oublier ce qui s'est déroulé mais surtout pour que ces horreurs ne se reproduisent jamais.

**Emma LEVEQUE 2GT01**

## Mauthausen

Avec le groupe, nous avons marché d'un pas lourd vers « La Carrière », ce lieu maudit où les déportés ont été contraints de peiner sous le regard indifférent des bourreaux. Les visages émaciés des victimes, figés dans une éternelle agonie, hantent mes pensées alors que nous foulons le sol marqué par le sang et la souffrance. Les marches interminables, chaque pas pesant comme une éternité, nous ont conduit vers l'abîme de l'inhumanité.

Là, sur ces marches de l'enfer, les cris des déportés résonnent encore dans le silence glacial de la mémoire. Les chiens des SS, symboles de leur cruauté sans limites, ont déchiré la chair déjà meurtrie, faisant tomber des hommes et des femmes épuisés par l'effort et la terreur. Une cascade macabre de pierres et de corps déchus, une danse morbide orchestrée par l'horreur, où chaque chute était un écho de la défaite humaine, un hymne à la barbarie.

Les survivants, témoins impuissants de cette tragédie sans nom, ont dû affronter l'indicible : ramasser les restes de leurs compagnons d'infortune, porter le fardeau des morts sur leurs épaules déjà courbées par le poids de l'horreur. L'air empuanti par l'odeur de la mort, le sol jonché de corps brisés, chaque instant était une torture, chaque geste une condamnation à perpétuité dans ce royaume de l'oubli.

Je suis submergé par l'horreur et la colère, par le sentiment d'une injustice insupportable. Tuer des déportés pour que d'autres déportés ramassent leurs cadavres, c'est l'apogée de la perversion, la quintessence de la cruauté humaine. Cela dépasse l'entendement, cela défie toute logique, cela souille l'âme même de l'humanité. Je suis envahi par un dégoût profond, par une révolte indicible face à l'indicible, face à l'inconcevable.

Le deuxième endroit effroyable était les douches du camp de Mauthausen, un lieu de terreur où l'humanité se perdait dans les ténèbres les plus profondes de l'âme humaine. C'était bien plus qu'un simple endroit où l'on se lavait ; c'était un lieu où l'on effaçait l'identité même des individus, où l'on détruisait leur dignité avec une cruauté sans limites. Imaginez-vous, être contraint de vous dévêtir devant des étrangers, devant ceux qui vous considèrent comme moins que rien, réduits à l'état de simples numéros sur des bras maigres et tremblants.

Les douches elles-mêmes étaient des instruments de torture, des pièges mortels déguisés en promesses de propreté. L'eau, tour à tour glacée et brûlante, était une métaphore cruelle de l'instabilité de la vie dans ces camps de la mort. Chaque goutte qui tombait était chargée de la douleur, de la peur et du désespoir de ceux qui étaient forcés d'y entrer, sans savoir s'ils en sortiraient vivants.

Et puis il y avait les douches camouflées, un mensonge macabre qui masquait l'horreur ultime qui attendait les innocents à l'intérieur. Se retrouver piégé dans ces chambres de la mort, sentir l'air se raréfier, savoir que chaque minute qui passe vous rapproche inexorablement de votre propre fin, c'est une terreur indicible.

Je ressens une colère brûlante en pensant à ces actes inhumains, à cette capacité de l'homme à commettre l'indicible au nom d'une idéologie perverse. Comment peut-on infliger de telles souffrances à nos semblables ? Comment peut-on regarder un être humain dans les yeux et lui refuser sa dignité la plus élémentaire ?

Les mots gravés sur les murs de ces douches sont des cris silencieux de désespoir, des témoignages poignants de la douleur et de l'humiliation endurées par ceux qui ont été dépossédés de tout, même de leur humanité. Ces mots sont des vestiges déchirants d'une époque sombre de notre histoire, une histoire que nous devons nous rappeler et dont nous devons tirer des leçons, pour que de telles atrocités ne se reproduisent jamais.

En fin de compte, ces deux lieux, la chambre à gaz et le crématorium, étaient liés de la manière la plus terrible qui soit. La chambre à gaz, un endroit d'horreur où la vie était éteinte de manière brutale, servait à exécuter les déportés, tandis que le crématorium, témoin silencieux de tant de souffrances, se chargeait de brûler les corps des victimes pour que leurs cendres puissent se mêler à l'air, comme si elles étaient destinées à s'évaporer dans l'oubli.

Ces lieux étaient macabres et lugubres, imprégnés de l'odeur de la mort, où les déportés étaient conduits sans savoir ce qui les attendait. Imaginez l'angoisse qui les étreignait alors qu'ils étaient poussés dans ces salles sinistres, réalisant trop tard qu'ils ne reverraient plus jamais la lumière du jour. Leur dernière pensée, leur dernière sensation, était-elle empreinte de terreur, de résignation, ou de l'innocence perdue face à une barbarie indicible ?

Et après, la cruauté continuait. Leurs corps, dépouillés de leur humanité, étaient jetés dans les flammes du crématorium, leur chair devenue le combustible des ténèbres.

Imaginez ces flammes, dévorant ces corps qui n'étaient plus que des vestiges de vies anéanties, transformant en cendres ce qui fut jadis un être humain.

C'est une réalité qui glace le sang, une horreur sans nom où l'humanité a été bafouée dans toute sa splendeur. Savoir que des êtres humains ont enduré de telles souffrances, ont connu une fin si indigne, cela ébranle les fondements même de notre empathie et de notre compréhension du monde.

**Mathéo LUCAS-TRANCART 2GT01**



Environ deux heures. C'est le temps qu'il nous a fallu pour visiter un lieu terni par sept années de son histoire.

Nous avons commencé la visite par la carrière de granit, un endroit magnifique recouvert par la végétation qui a pris le dessus sur la pierre : la vie qui recouvre les horreurs passées. Je n'étais pas encore parvenue à réaliser que, des centaines de milliers de personnes avaient perdu la vie ici. Après une brève explication du rôle de cet endroit, nous avons emprunté ces fameuses marches. 186. Je ne les ai pas comptées en les montant, non, j'avais la tête à autre chose. Je me disais qu'ils avaient mon poids sur le dos, et qu'ils étaient poursuivis par des chiens enragés. Au sommet, après avoir profité une dernière fois du paysage montagneux autrichien, nous nous sommes dirigés vers les baraques SS. J'étais essoufflée : cette ascension silencieuse était plutôt longue, mais je me suis interdite de me plaindre, je n'en avais aucun droit.

Les baraques SS n'existent plus aujourd'hui, elles ont été remplacées par les monuments de l'ensemble des pays victimes du régime nazi. Nous sommes allés voir celui de la France. La légende raconte que, dans le cœur de métal qui le surmonte, les noms de tous les déportés français sont inscrits. C'est juste impossible, il y en aurait trop... Mais j'avais envie d'y croire alors oui, ils sont à jamais écrits là-haut.

La caserne SS ressemble à un fort militaire, et c'en était un. Ils se rassemblaient là, rangés, silencieux, écoutant leur supérieur leur annoncer les victoires allemandes en URSS, ou l'arrivée des Américains et la possible défaite du 3e Reich. Leurs camions étaient dans ces grands garages, fermés quand nous y sommes allés, mais qui avaient abrité certains corps identifiés attendant la reconnaissance d'un rite funéraire digne de ce nom. Cet endroit était froid et dénué de couleurs : cela annonçait fort bien l'esprit de la suite de la visite.

Nous sommes passés par la grande entrée. Dans leurs pas. Nous avons suivi la procédure d'arrivée des déportés : rasage, huilage, douchage, habillage. Puis nous avons eu des explications sur la place d'appel. A-t-on seulement pu imaginer leur nombre, leur état, leur désespoir quand ils étaient à notre place, rangés par baraques, s'effondrant par terre d'épuisement ? Non. Je pense qu'on ne pouvait pas réaliser, et qu'on ne le pourra jamais, nous n'y étions pas. C'est trop affreux pour ça, trop inhumain. Et pourtant cela n'a rien empêché.

Les seuls murs entourant le camp sont ceux de la zone de quarantaine, surmontés par des barbelés. Je n'ai pas forcément ressenti la force de ce lieu, il n'en restait plus rien. J'écoutais alors notre guide, si habile avec les mots. Puis j'ai réalisé. J'ai réalisé qu'ils perdaient (ou qu'on essayait de leur faire perdre) toute leur humanité dans cet espace restreint. Je ne me sentais plus aussi bien, je n'avais pas encore envie de pleurer, mais ma gorge s'était nouée. J'avais froid d'un coup, je voulais partir.

Puis nous sommes allés voir la reconstitution d'une baraque. Ici aussi, il ne restait plus grand chose, à part des toilettes et une maquette. Elle représentait l'intérieur de celle-ci durant la période où le camp était surpeuplé. Ils avaient à peine la place de passer entre leurs lits superposés, partagés entre trois ou quatre déportés. La contradiction n'est pas matérielle, mais si elle l'était nous aurions été écrasés, parce-que la pièce dans laquelle nous nous trouvions était vide. Il n'y avait plus rien. Du tout.

En sortant de la baraque, nous étions à nouveau sur la place d'appel. C'est là que notre professeur nous a lu à haute voix le serment de Mauthausen. Je l'avais déjà lu pendant le trajet, et je l'avais trouvé non pas dépourvu d'intérêt bien sûr, mais désuet et tellement éloigné de mon quotidien, de mon petit monde. En l'entendant sur cette place, il a pris tout son sens, les mots se sont habités des milliers de voix, la leur. Je ressens à présent la nécessité de ce discours, prononcé en 12 langues différentes. Et je regarde le ciel.

La visite se finit par la visite du crematorium. Nous sommes dans une salle remplie de noms, toujours les leurs. Ils ne changeront pas, ils ne changeront plus. On ne peut pas revenir en arrière, on ne peut pas effacer ces noms. Ce qui est fait est fait, aussi funeste soit-il. L'émotion commence déjà à monter. Nous passons une porte, sur laquelle est affichée une prière de silence. Je me suis préparée (du mieux que je le pouvais) à cette visite. On m'a dit que ce serait fort, que j'aurais sans doute besoin d'évacuer mes émotions. On m'a dit que j'essaierai peut-être de les imaginer malgré moi devant mes yeux. Ce n'est pas le cas, maintenant que je me trouve devant un four crématoire. Bien au contraire. C'est vide, si vide. Et silencieux. Seules des fleurs ont remplacé les corps. Ma gorge est de plus en plus irritée, je joue avec l'élastique que j'ai au poignet, je ne sais pas pourquoi, une échappatoire peut-être. Il faut passer dans un couloir, je le passe donc. Mais je m'arrête. Je viens de réaliser quelque chose, de très perturbant. La maison de ma grand-mère possède une cave, où il faut se rendre pour chercher nos sodas. J'y vais tous les samedis, depuis mon plus jeune âge. Il y règne une odeur de renfermé, celle d'une cave banale, mais j'ai toujours aimé cette odeur, j'y tiens beaucoup, et depuis longtemps. Cette odeur, elle n'est pas que dans la cave de chez mamie, elle est là.

Je me tiens maintenant devant la chambre à gaz. J'ai de la chance, je suis avec le guide. J'ai les explications, et dans le même temps, je vois les lieux. Je vois cette manette qui a été abaissée des centaines de fois, tué des millions de personnes qui méritaient de vivre. C'est le moment, je dois pleurer. Je me retiens, je pense que je ne voulais pas pleurer ici. Je passe devant deux autres fours pour sortir, mais je le fais rapidement. Je marche le long du mur qui sépare la caserne SS du crematorium. Et je m'effondre en larmes. Mes amies viennent de sortir et me font un câlin. Elles me donnent des mouchoirs, et font de leur mieux pour me changer les idées. Elles n'y arrivent pas, et n'y sont pas parvenues de la journée. Je décide de changer un peu d'endroit, mais comme nous étions dans une sorte de cour, il fallait repasser par l'intérieur pour revenir sur la place d'appel. Je monte quelques marches, puis je m'apprête à entrer dans une autre salle qui fait le lien. Mais je ne le fais pas. Je me retourne quelques instants, et je vois le paysage. Le camp est situé sur une colline, la vue est magnifique : je vois des petits hameaux, beaucoup de végétation, j'aperçois le Danube. J'entends les oiseaux chanter. Et il y a les montagnes. Qu'elles sont belles, au loin, toutes enneigées ! C'est alors que l'évidence me frappe : je vois ce paysage merveilleux, mais à travers quelque chose.

Des barbelés.

**Adèle SAINT-OUEN 2GT01**

# Impressions sur Hartheim



**Le centre de mise à mort de Hartheim** (Allemand : *NS-Tötungsanstalt Hartheim*) était un lieu d'exécution de prisonniers dans le cadre du programme Nazi Aktion T4, qui consistait à exterminer systématiquement par asphyxie les citoyens allemands présentant un déficit mental ou physique.

À l'origine, la législation autorisait des euthanasies non consenties pour permettre la mise à mort de patients atteints d'une maladie incurable ; néanmoins, les exécutions ont perduré après l'abrogation de la loi en 1942 et ont aussi frappé des Juifs, des communistes et d'autres profils que l'État considérait comme indésirables.

Des prisonniers des camps de concentration, s'ils n'étaient pas en état de travailler, étaient eux aussi envoyés au centre de **Hartheim**, de même que ceux jugés perturbateurs. Le centre de mise à mort se trouvait dans le château de **Hartheim**, sur le territoire de la municipalité d'Alkoven, près de Linz en Haute-Autriche.

Source Wikipédia

## Récit sur un centre de mise à mort : le château d'Hartheim

Jamais, Jamais. Jamais je n'aurais pensé que tant d'horreurs s'étaient déroulées dans ce château. Ce château a une architecture magnifique. Paradoxal. Et c'est exactement ce que recherchait le régime nazi lorsqu'il a décidé des lieux où il allait diriger ces horreurs de 1940 à 1944. Ce sont six lieux magnifiques qui ont été sélectionnés. La volonté de tromper, du début jusqu'à la fin, a enrichi la sidération que j'éprouvais lors de la visite du château.

Ces horreurs, sont d'abord les exterminations des personnes en situation de handicap mentale et physique qui s'y sont déroulées. Ces exterminations ont été menées dans le cadre de l'« Aktion T4 » qui a été élaborée et mise en fonctionnement par le régime nazi allant dans le sens de l'eugénisme. Cette opération a été précédée par de lourdes propagandes en faveur de la stérilisation et de l'« euthanasie » des handicapés.

Je n'ai même pas de mot pour décrire à quel point le niveau de terreur, d'horreur, d'inhumanité, dont était capable de faire preuve le régime nazi m'horripile. J'ai surtout ressenti une forte émotion pendant la visite, le choc, pas de larmes, le choc. Impossible, c'est impossible, personne ne peut penser à élaborer de telles atrocités.

Impossible. Et pourtant, j'ai bien été dans un lieu où des milliers de personnes ont été exterminées, forcées de laisser derrière elles leurs rêves, leur famille, leurs amours, leur maison, leurs promesses, leurs habitudes, leurs projets, leurs passions... Leur vie. Celle qui leur appartenait et que le nazisme est venu leur voler, dans le vice.

Le vice, est omniprésent dans le déroulement de l'extermination des victimes. Du début. Jusqu'à la fin. Dès le début, car les familles et les personnes en situation de handicap, était mise en confiance par la magnifique réputation que possédait le château avant son adaptation en centre de mise à mort. En effet, ce château abritait, jusqu'en 1938, une organisation qui fournissait des soins médicaux aux personnes en situation de handicap mental. Ainsi, les familles finançaient toute la « prise en charge » de leur proche, puisque le régime nazi voulait que toute cette opération de lui coûte rien, et même lui rapporte de l'argent. Horrificant, plus on en apprend, plus on comprend que ce cauchemar n'a aucune limite.

Les victimes arrivaient par bus (pensant toujours arriver dans un lieu où elles allaient être soignées), entraient par une entrée camouflée du château, étaient délestées de tout objet de valeur, et directement exterminée, au gaz. Directement. Aucune victime n'y a vécu plus de 48h. Ce qui m'a choquée, encore, c'est que le personnel qui s'occupaient de l'extermination des victimes, les regardait dans les yeux, et ne trouvaient pas anormal de les faire mourir. C'est inhumain, ce sont des machines à faire mourir, c'est impossible. Une fois les personnes exterminées, les familles recevaient une lettre mensongère, elle aussi, annonçant la mort de leur proche : « mort d'un arrêt cardiaque », « mort d'une pneumonie », « mort d'un cancer »... Mensonges sur mensonges. En plus, ils envoyaient les lettres assez tard pour continuer de recevoir l'argent versée par les familles, alors qu'ils savaient très bien que les victimes étaient mortes le jour même. Ils envoyaient des cendres dans une urne aux familles. Des cendres, pas les cendres. J'ai détesté apprendre ça. Ça m'a donné un coup. Je n'ai toujours pas le mot pour décrire ce que j'ai ressenti. Déboussolée ? Exaspérée ? Abasourdie ? Ce récit devrait déborder d'émotions, mais j'ai l'impression qu'elles n'ont pas toutes un mot qui leur est attribuées tant elles sont inexplicables.

Nous avons vu un bout de la façade d'origine, à l'endroit où les victimes entraient dans le château, plus abîmée que le reste qui a été rénové, ça m'a fait bizarre. Ce mur, cet exact mur, a vu rentrer des personnes dans le château, mais ne les a jamais vu ressortir. Et puis nous avons traversé (en étant surélevé du sol, comme pour montrer qu'on est au-dessus de ce qu'il s'est passé) les salles dans lesquelles se déroulait l'exécution par monoxyde de carbone, la gestion de l'extermination et là où se trouvaient les fours crématoires. Mais avant nous étions dans une salle transformée en mémorial.

Des noms. Des milliers de noms. Des noms qui appartenaient à des personnes, des noms que j'ai regardés comme si je regardais la personne dans les yeux, j'ai regardé tout ce qu'on savait d'elle. Ce tout qui tenait sur une maigre ligne, une ligne si importante. Ça m'a beaucoup troublé, toujours dans l'impossibilité de me dire que cette personne exactement est morte ici, exterminée, une personne qui avait un destin sans espoir, sans le savoir.

Lorsque l'« Aktion T4 » prit fin, en 1941, ce sont des déportés des camps de concentration, comme ceux de Dachau ou de Mauthausen, inaptes au travail qui y ont été exterminés, toujours dans l'horreur et le silence. Cette fois ci dans le cadre de l'« Aktion 14f13 ». Toutes les victimes sont mortes dans le silence, certaines personnes qui habitaient aux alentours savaient, mais la majorité faisait semblant de ne rien voir... La solidarité, la seule chose capable de sauver les victimes, n'était pas là. Pourtant, ils voyaient, les habitants, de la fumée, toujours plus, et des personnes qui rentraient dans le château mais n'en ressortaient jamais. Ils voyaient tout ça, c'est impossible de ne pas le voir. Je ne m'en remets pas, c'est abominable.

Pourtant l'horreur n'est pas finie, puisqu'en décembre 1944 ce sont des déportées de Mauthausen qui ont été forcés de détruire les preuves de l'existence d'un système de mise à mort. Des parois ont été détruites, d'autres construites. Des documents ont aussi été détruits. Certains déportés ont laissé des traces de leur passage, mais pour finir ils ont tous fini exterminés. C'est d'une honte sans limite, faire effacer tout ce qui pourrait leur rapporter des ennuis par ceux qu'ils considéraient comme des animaux. Les nazis avaient toujours comme objectif de déshumanisé, humilié, terroriser. C'est immonde. Un cauchemar du début, jusqu'à la fin.

Je ne peux pas m'imaginer ce qu'il s'est passé ici. Mais je sais que ça ne doit pas recommencer. J'ai été intéressée par tout ce qu'on m'a appris lors de ce voyage (aussi difficile que ce soit) parce que c'est en se rappelant ce qu'il s'est passé, en entretenant la mémoire, qu'on agit pour que ça ne recommence pas.

**Diane VARIN 2GT01**

## Récit sur le camp de mise à mort de Hartheim

Le château de Hartheim est situé dans un environnement magnifique : au bord d'un lac avec des jardins soignés et des arbres fleuris. Le château est construit dans un style architectural de la Renaissance et nous le montre bien grâce à son intérieur italianisant.

Pourtant, nous sommes dans l'incapacité de nous représenter, en tant que personnes n'ayant pas vécu dans cette situation, les atrocités qui y ont été commises. Pendant la période durant laquelle ce château était un camp de mise à mort, un sous-sol a été creusé afin de cacher les salles dans lesquelles les détenus étaient tués et le matériel qui était utilisé à ces fins.

Une étrange atmosphère règne dans cet endroit. En effet, quand je suis entrée, j'ai ressenti un certain malaise face à la mort qui continu de hanter les lieux. J'ai senti mon cœur se serrer en pensant au nombre d'innocent qui ont été massacrés dans un si beau château et dont la famille avait innocemment financé le décès.

Cette atrocité a eu lieu notamment à cause du manque de lit dans les hôpitaux pour l'armée et a été justifiée par l'eugénisme pris très au sérieux à l'époque. Aussi, des campagnes de propagande ont permis aux nazis de convaincre les Autrichiens de « l'inutilité et du coût des handicapés à la société ». Cette propagande a fini par atteindre les gens car elle a duré environ trois ans et utilisait beaucoup de domaines différents pour toucher un maximum de personnes (religieux, économique, social ...) il y avait même des documentaires que les gens étaient obligés de voir avant chaque film au cinéma.

Les handicapés étaient donc déportés au château sous prétexte qu'ils y seraient mieux ce qui a convaincu les familles vu la bonne réputation des six centres pour handicapés réquisitionnés par les nazis dont faisait partie le château de Hartheim. Les victimes étaient, elles aussi, loin de s'imaginer que la mort les attendait dès leur arrivée car elles étaient rassurées par leur bourreau en personne. Ensuite, ils étaient euthanasiés ou gazés au monoxyde de carbone dans des douches. Je ne comprends pas et ça ne me viendrait jamais à l'esprit de me dire qu'un ou plusieurs humains ne méritent pas de vivre ou même simplement de considérer quelqu'un comme inutile.

En visitant les endroits où l'ensemble de ces meurtres ont été commis, j'ai senti à quel point cette ambiance morbide me saisissait, c'était comme si la mort venait m'étouffer ce qui rendait l'air plus difficile à respirer. Les salles de cet étage étaient complètement vides car les nazis avaient essayé de recouvrir toutes les preuves du massacre notamment en détruisant le four crématoire dont on devinait l'ancien emplacement grâce à un carré de lumière.

Le pire, n'est pas seulement que les nazis ont réussi à atteindre leur horrible objectif de 70 000 handicapés tués mais aussi que les meurtriers ayant exercé à Hartheim ont continué d'assassiner des innocents dans d'autres centres.

Quant au château, il a continué à servir de lieu d'extermination pour des juifs néerlandais ou encore pour les détenus de Mauthausen dans l'incapacité de travailler. Il ne faut jamais que cela se reproduise car la « pureté de la race » que les nazis cherchaient n'existera heureusement jamais, de plus, il est inutile même en temps de guerre de tuer autant de civils expressément.

**Alice FILLASTRE 2GT01**

## Impressions sur Ebensee



**Ebensee** était un sous-camp du camp de concentration de Mauthausen créé par les SS pour construire des tunnels pour le stockage d'armes près de la ville d' [Ebensee](#) , en Autriche, en 1943.

Le camp abritait un total de 27 278 détenus de sexe masculin de 1943 à 1945. Entre 8 500 et 11 000 prisonniers sont morts en du camp, la plupart à cause de la faim ou de la malnutrition. Les prisonniers politiques étaient les plus courants et provenaient de nombreux pays différents. Les conditions étaient mauvaises et, outre le manque de nourriture, l'exposition au froid et aux travaux forcés rendaient la survie difficile.

Les troupes américaines de la 80e division d'infanterie libèrent le camp le 6 mai 1945.

Des résidences existent désormais sur le site du camp et un cimetière commémoratif se trouve à proximité. Un tunnel commémoratif, créé en 1994, et le musée d'histoire contemporaine d'Ebensee, créé en 2001, fournissent des informations sur le camp aux visiteurs.

Source Wikipédia

## **Ebensee, une ville paisible située au sud d'un lac, Traunsee.**

Où il est agréable de se promener, par la beauté du paysage orné de montagnes ; nous offrant une vue magnifique, ainsi que le calme régnant ; nous plongeant dans un sentiment de plénitude. L'expression de la nature est d'un charme envoûtant, on pourrait presque en oublier la raison de notre venue. Cependant, derrière cette splendeur, se cache des atrocités passées inimaginables.

Au détour d'un lotissement de petites maisons, on peut s'engager sur un sentier reculé bordé d'arbres situé au pied de la montagne. Le bruit des cailloux accompagne nos pas, brisant le silence. Le chemin est facile d'accès, quiconque peut s'y rendre s'il le veut. Une fois la marche achevée, on arrive devant l'entrée d'un tunnel agrémenté d'une porte avec une passerelle improvisée de plaques de fer, tout cela a été ajouté.

### **Auparavant, il n'y avait rien.**

Quand on pénètre à l'intérieur, la première chose que l'on ressent est un sentiment d'oppression. Le tunnel est profond et large pourtant, on se sent compressé. C'est dur de l'expliquer. Par endroits, il y a des renforcements creusés dans la roche, dans l'un d'entre eux des couronnes et des drapeaux ont été déposés afin de rendre hommage aux victimes. En allant tout au bout du tunnel on tombe sur un début de galerie, protégé par des barreaux noirs ; on ne peut pas y aller, seulement regarder, ce n'est pas plus mal, l'ambiance y est déjà insoutenable, et quelque chose d'étrange s'en dégage. De l'éclairage a été ajouté, afin de faciliter la venue des visiteurs, il y en avait aussi avant, mais moins moderne qu'aujourd'hui et il sautait parfois. Je n'ose pas imaginer la peur ressentie lorsque la lumière disparaissait dans ce lieu déjà sombre.

Il faut savoir qu'il y avait 14 tunnels semblables à celui-ci. A présent ils servent majoritairement à la culture de champignons. Ce qui se passait à l'intérieur était épouvantable, il est impossible de choisir un mot pouvant le décrire.

Le camp d'Ebensee était l'un des camps annexe de Mauthausen. Il est considéré comme l'un des plus meurtriers avec celui de Gusen. Il servait principalement à la construction de tunnels par les déportés, afin d'accueillir des usines d'armement. Ils travaillaient près de 14h par jour et ce, malgré leur condition physique ; ils n'étaient pas assez nourris, ayant pour repas un ersatz de café ainsi qu'une maigre soupe, les quantités étaient moindres. Ils recevaient également des mauvais traitements, il faut croire que tout cela n'était pas suffisant pour les SS, ayant pour but de déshumaniser, détruire physiquement et psychologiquement. Leur cruauté était-elle infinie ?

Deux personnes ont dirigé cette annexe : Georg Bachmayer et Otto Reimer. Des deux, Otto Reimer était le pire ; il battait, torturait et tuait lui-même des prisonniers. Ressentant un véritable plaisir.

Toute cette violence passée est ancrée dans ces tunnels, il s'agit de quelque chose qui reste. On ne doit pas s'en rendre compte en les longeant, mais elle est bien présente. C'est quelque chose d'inimaginable, d'inexprimable, mais c'est également une chose que l'on ressent sans le vouloir. On ne peut pas traverser ces tunnels sans être troublé, sans ressentir un certain malaise qui nous suivra tout le long. Ce n'est qu'une fois sorti que tout cela disparaît, que l'on peut recommencer à respirer. Lorsque j'ai traversé ce tunnel, je n'arrivais plus vraiment à penser, ce n'est qu'une fois à l'extérieur que j'ai commencé à vraiment prendre conscience de ce que je venais de voir.

J'insiste sur ce fait, il est vraiment impossible de pouvoir imaginer ce qu'il s'est passé, cependant, on ressent réellement un sentiment étrange, on se sent aspiré à l'intérieur, comme si l'extérieur n'était plus. Respirez l'air des bois avant d'y pénétrer.

**Marie DELAPORTE 2GT01**

Il y a une semaine, nous sommes arrivés à Ebensee avec le groupe sous la pluie.

Nous marchons en suivant Mr Jean Louis Roussel sur un chemin de terre et de gravier en montée.

Sur notre gauche commencent à apparaître des entrées de tunnel sur les parois rocheuses derrière les arbres. Tout en avançant vers la galerie dans laquelle nous rentrerons plus tard, notre guide nous explique que les tunnels devaient servir de refuge aux usines d'armements du III Reich à la fin de la guerre lorsque le territoire autrichien était sous bombardements alliés. Ces tunnels avaient été construits par les prisonniers du camp.

Étant en avance d'une demi-heure pour rentrer dans la galerie, nous redescendons par un chemin vers le village bâti sur le lieu des baraquements et du camp en lui-même.

Nous descendons via un chemin de terre battu en suivant à longue distance les informations dévoilées par notre guide. Nous nous rendons au lieu des mémoriaux d'Ebensee.

Je me souviens que l'on s'est regroupé à l'entrée pour discuter de ce que l'on aller voir après à la galerie, puis nous allons regarder les différents monuments et plaques mémorielles des différents états, comme celui de l'État d'Israël ou de l'URSS par exemple. Nous nous arrêtons également devant le Namen Mauern. On y apprend la raison du nombre de mort qui tripla entre 1944 et 1945 alors que le camp n'était ouvert qu'environ 4 mois en 1945 avant qu'il soit libéré par les forces américaines le 7 mai 1945.

Alors que les commandants du camp qui savait que ce dernier aller être libéré dans les deux jours, ils commandèrent aux prisonniers d'aller se réfugier d'un éventuel bombardement allié du camp dans les tunnels, afin de pouvoir les emmurer vivant et de les tuer par asphyxie en faisant dynamiter les entrées du système de galerie. Les prisonniers, ayant eu vent du plan des nazis, refusèrent le matin de se « réfugier » dans les tunnels sur la place d'appel. Les nazis en voyant ce refus, ouvrirent le feu sur les prisonniers et tuèrent la majorité d'entre eux jusqu'à l'entrée dans le camp des troupes américaines. Ces actes de résistance sont selon moi exemplaire.

Après ces anecdotes funestes et inspirantes, je jette un œil au mur des noms, et mes yeux s'arrêtent sur un nom, EDZEL. J'ai tout de suite pensé à ma famille maternelle qui ont le nom Hetzel, nom assez proche en termes de phonétique, d'autant plus que le prénom avait des consonances françaises. J'ai immédiatement été mal à l'aise en pensant que ce monsieur aurait pu être mon arrière-grand-père ou bien un de ses frères/cousins. Je me suis senti mal en pensant que je ne connaissais pas l'histoire de ma famille, j'ai donc pris le temps de respirer et de demander à mon grand-père s'il savait s'il connaissait un Hetzel/Edzel qui aurait été mort à Ebensee. Finalement, aucun membre de ma famille n'a été déporté en Autriche.

Après ce moment au mémorial, il est temps de remonter aux galeries. Nous sommes rentrés dans l'une d'entre elle et je suis allé au fond tout en lisant les panneaux de médiation en anglais.

Au fond de la galerie, je suis pris d'une angoisse que je sais maintenant être la peur d'être dans un espace clos et la peur que la galerie se referme.

Je sors de la galerie et attend dehors les autres avant qu'on ne reparte vers le bus.

Tout en attendant le reste du groupe, je pense à notre place d'individu dans la complexité et les barbaries de l'espèce humaine.

Mes réflexions sur ces sujets sont toujours là encore 7 jours plus tard et je ne pense pas qu'elles puissent se tarir un jour car on découvrira forcément, même si je ne l'espère pas d'autres actes de la barbarie humaine.

Cette expérience à Ebensee fut à la fois troublante, philosophique, remplie d'émotions et inoubliable.

**Clément FRAPPA Tle G3**

Elève du lycée Raymond Queneau, YVETOT, 76190

Travail de mémoire /Voyage en Autriche, Camp de Ebensee 04/04/2024.